

madame Desvarennos Elle faisait la loi sur le marché. Et les grands banquiers venaient à son bureau, traiter avec elle de puissance à puissance. Elle n'en était pas devenue plus fière. Elle connaissait trop le fort et le faible de la vie pour avoir de l'orgueil. Sa rondeur ancienne ne s'était pas raidie en morgue hautaine. Telle on l'avait connue commençant les affaires, telle on la retrouvait à l'apogée de sa fortune. Au lieu d'une robe de laine, elle portait une robe de soie, mais la couleur en était restée noire. Son langage ne s'était pas raffiné. Elle avait toujours le même accent brusque et familier. Et, au bout de cinq minutes de conversation avec un haut personnage, elle ne pouvait résister au besoin de l'appeler "mon cher", pour se rapprocher moralement de lui. Avec cela, toujours impérieuse, mais d'une façon plus large. Son commandement avait pris de l'ampleur. Elle avait, en donnant ses ordres, une allure de général en chef. Et il ne fallait pas barguigner, suivant son expression, quand elle avait parlé, et le mieux qu'on pût faire était d'obéir aussi bien et aussi promptement que possible. Cette femme, merveilleusement douée, placée dans une sphère politique, eût été madame Rolland. Née près du trône, elle eût été Catherine. Il y avait du génie en elle, sortie d'en bas, sa supériorité lui avait donné la fortune : partie de haut, son grand esprit eût gouverné le monde.

Pourtant elle n'était pas heureuse. Cette créatrice était restée stérile. Il semblait qu'en elle le cerveau eût absorbé toutes les forces fécondes de l'être. Ou bien, masculinisée par les efforts qu'elle avait faits pour conquérir de haute taille la fortune, elle n'était plus assez femme pour devenir mère. Depuis quinze ans elle était mariée, et son foyer était vide d'un berceau. Dans les premières années elle s'était réjoui de ne pas avoir d'enfant. Où eût-elle trouvé une heure pour s'occuper du petit être ? Les affaires accaparaient tous ses instants. Elle n'avait pas le loisir de s'amuser aux bagatelles. La maternité lui semblait être un luxe de femme riche. Elle, elle avait sa fortune à faire. Et, actionnée à ce combat contre les difficultés de l'entreprise commencée, elle n'avait pas eu le temps de regarder autour d'elle et de s'apercevoir que sa maison était déserte. Elle travaillait du matin jusqu'au soir. Sa vie entière était absorbée par ce labeur. Et quand la nuit venait, accablée par la fatigue, elle s'endormait, la tête bourrée de soucis qui étouffaient les retours de son imagination.

Michel, lui, gémissait, mais en cachette. A cette nature faible et subjective, l'enfant manquait irrésistiblement. Lui, dont la tête était vide de préoccupations, il pensait à l'avenir. Il se disait que le jour où la fortune rêvée serait acquise, il faudrait, pour qu'elle fût véritablement la bienvenue, avoir un héritier à qui la transmettre. A quoi bon être riche, si c'était pour des collatéraux ? Il n'avait devant lui que son neveu Savinien, un gamin désagréable qui le laissait très indifférent. Et puis il avait des préventions à l'égard de son frère qui avait déjà fait plusieurs fois de mauvaises affaires, et au secours duquel il avait fallu venir, pour sauver l'honneur du nom. La patronne n'avait pas hésité et avait dégagé la signature d'un Desvarennos. Elle n'avait point récriminé, ayant le cœur aussi large que l'esprit. Mais Michel s'était senti humilié de voir les siens faire une brèche dans l'édifice financier si laborieusement élevé par sa femme. De là, un mécontentement qui avait grandi peu à peu contre les Desvarennos de l'autre branche, et qui se traduisait par une grande froideur, quand, par hasard, son frère venait à la maison, accompagné de Savinien.

Et puis la paternité de son frère le rendait sourdement jaloux. Pourquoi un fils à cet incapable qui ne réussissait dans aucune de ses entreprises ? Il n'y avait que ces meurt-de-faim pour être favorisés. Lui, Michel, déjà appelé Desvarennos le riche, il n'avait pas d'enfant. Est-ce que c'était juste ? Mais où est la justice en ce monde ?

La première fois que, lui trouvant la mine maussade, la patronne l'avait interrogé, il avait franchement exprimé ses regrets. Mais il avait été si rudement rembarré par sa femme, dans le cœur de laquelle un trouble violent, mais aussitôt comprimé, s'était en un instant produit qu'il n'avait osé revenir à

la charge. Il souffrait donc en silence. Mais il ne souffrait déjà plus seul. Comme un fleuve débordé qui trouve une issue et se répand dans une vallée qu'il inonde, le sentiment de la maternité, si longtemps contenu par la préoccupation des affaires, avait soudainement saisi ma lame Desvarennos. Forte et résistante comme elle l'était, elle lutta et ne voulut pas s'avouer vaincue. Cependant elle devint triste. Sa voix sonnait moins éclatante dans les bureaux, quand elle donnait un ordre. Sa nature énergique était comme alanguie. Maintenant elle cherchait autour d'elle. Elle voyait la prospérité affirmée par un travail incessant, la considération accrue par une probité intacte. Elle était arrivée au but qu'elle s'était marqué, dans ses rêves d'ambition, comme devant être pour elle le paradis. Le paradis était là, mais il y manquait l'ange. Il n'y avait pas d'enfant.

A partir de ce jour une transformation s'opéra en cette femme, lentement mais sûrement, à peine visible pour les étrangers, mais facile à découvrir pour ceux qui vivaient dans son entourage. Elle devint bienfaisante, et donna des sommes importantes, surtout aux aînés d'enfants. Mais quand les religieux qui dirigeaient ces établissements, alléchés par sa générosité, vinrent la trouver pour lui demander de faire partie de leurs conseils d'administration, elle se fâcha, demandant si on se moquait d'elle. En quoi cette marmite pouvait elle l'intéresser ? Est-ce qu'elle n'avait pas d'autres chiens à peigner ? Elle le donnait, c'était sans doute ce qu'on voulait. Il ne fallait pas lui demander davantage. En réalité elle se sentait faible et troublée en face de l'enfance, et, mécontente de se sentir atteinte dans sa force habituelle, elle réagissait avec violence. Mais, au fond d'elle-même, une voix puissante et inconnue s'élevait, et l'heure n'était pas éloignée où le flot amer de ses regrets allait déborder et s'étaler au grand jour.

Elle n'aimait point Savinien, son neveu, et gardait toutes ses douceurs pour le fils d'une de leurs anciennes voisines de la rue Neuve Coquenard, une petite mercière qui n'avait pas su faire fortune, elle, et continuait à vendre humblement du fil et des aiguilles aux ménagères du quartier. La mercière, la mère Delarue, comme on l'appelait, était restée veuve après un an de mariage. Pierre, son garçon, avait poussé à l'ombre de la boulangerie, berceau de la fortune des Desvarennos. Le dimanche, la patronne lui donnait un croquet et s'amusaient de son habil d'enfant. Descendue à la rue Vivienne, elle ne l'avait pas perdu de vue. Pierre était entré à l'école primaire du quartier et n'avait pas tardé, par son intelligence précoce et son exceptionnelle application, à prendre la tête de la classe. Le garçon était sorti de l'école avec une bourse gagnée au concours de la Ville et avait été placé à Chapel. Ce piocheur, qui était en passe de faire sa position lui-même, et qui ne coûterait rien à sa famille, intéressa prodigieusement madame Desvarennos. Elle trouva entre cette nature rude à la peine et sa nature à elle, une apologie frappante. Elle forma des projets pour l'avenir de Pierre. Elle le voyait entrant à l'École polytechnique et en sortant dans les premiers. Le jeune homme avait le choix entre les mines, les ponts et chaussées ou l'hydrographie. Il hésitait, quand la patronne se présentait et lui offrait d'entrer dans sa maison comme intéressé. Elle lui faisait un pont d'or. Et, avec ses capacités hors ligne, il ne tardait pas à donner aux affaires de la maison une impulsion nouvelle. Il trouvait des perfectionnements dans l'outillage, et arrivait triomphalement à défier toute concurrence. C'était un songe heureux qu'elle faisait et dans lequel Pierre était pour elle un véritable fils. Sa maison devenait la sienne. Elle l'accaparait complètement. Mais tout à coup une ombre passait sur ce mirage de son bonheur. La mère, la petite mercière, orgueilleuse de son garçon, consentirait-elle à se laisser dépouiller au profit d'une étrangère ? Oh ! si Pierre avait été orphelin ! Mais on ne pouvait pas prendre son fils à une mère. Et madame Desvarennos arrêta son imagination lancée à plein vol dans les rêves. Elle suivait Pierre d'un regard anxieux, mais elle se défendait de disposer de l'enfant. Il ne lui appartenait pas.

Le cœur de cette femme, arrivé à trente-cinq ans et conser-